

Comme un faux air de dolce vita, sous la plume de Gianfranco Calligarich



Dans son roman, Gianfranco Calligarich dépeint une Rome ployant sous l'effet de la chaleur, en parfaite résonance avec les tourments qui consomment son héros. — © Martin Mills/Getty Images

PAR JEAN-BERNARD VUILLÈME

Etonnante histoire que celle du roman de Gianfranco Calligarich: paru une première fois en 1973, «Le Dernier Été en ville» a d'abord connu un succès d'estime. Réédité en 2010, il conquiert les lecteurs du monde entier. Et si le désenchantement de la fin des années 1960 ressemblait à celui d'aujourd'hui ?

Gianfranco Calligarich a une trentaine d'années quand il écrit *Le Dernier Été en ville*. Comme son personnage, Leo Gazzarra, il a grandi à Milan et vient de s'installer à Rome, où il pratique le journalisme et vit une sorte de bohème à l'italienne, option dolce vita. Son manuscrit est refusé par tous les éditeurs. Comme il l'explique près de cinquante ans plus tard dans une interview retranscrite sur son site, Gianfranco Calligarich finit par le déposer, sans se faire d'illusions, chez l'écrivaine antifasciste Natalia Ginzburg, de 30 ans son aînée. Le livre lui plaît, elle le lit en une nuit et va forcer la porte de son premier éditeur. Le roman paraît ainsi pour la première fois chez Garzanti, en plein été 1973. Il se vend bien, mais pas assez pour que l'éditeur le réimprime.

Ce refus pousse l'auteur, en mal de revenu, à se diriger vers l'écriture de scénarios pour le cinéma et la télévision. Il trouve ainsi une voie beaucoup plus lucrative et rédige en une quinzaine d'années scénario sur scénario pour la RAI, films parmi les plus suivis sur la chaîne publique. Gianfranco Calligarich enchaîne avec une carrière dans le théâtre, comme scénariste et metteur en scène.

Romancier ressuscité

Pendant toute cette période, *L'Ultima Estate in citta* survit de manière confidentielle grâce à une coterie de lecteurs qui se prêtent l'introuvable roman. Jusqu'au jour où, en 2010, un éditeur décide de le republier. Très vite, c'est le succès pour ce roman devenu culte en Italie, si bien qu'un éditeur plus important, Bompiani, sort une troisième édition en 2012. Bientôt traduit en français, en espagnol, en anglais, entre autres, ce texte s'envole vers un succès quasi planétaire un demi-siècle après sa parution. La résurrection de ce roman a aussi ressuscité le romancier, qui a signé depuis *Privati abissi (Abîmes particuliers)*, Prix Bagutta 2012, ou encore *La Malincolia dei Crusich (La Mélancolie des Crusich)*, Prix Viareggio 2017, titres pour l'heure non disponibles en français.

Noceur invétéré

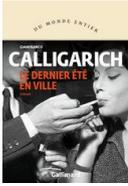
Au-delà d'une certaine nostalgie pour la fin des années 1960 et le début des années 1970, qu'est-ce qui peut expliquer pareil engouement tardif ? Tout ici évoque l'époque de la dolce vita, certes, mais exprime aussi, comme chez Fellini, ce qu'il y avait de sombre et de désespéré dans la société italienne du miracle économique de l'après-guerre, et que les turbulentes années 1970 ont cruellement révélé. Le narrateur, Leo Gazarra, anti-héros par excellence, est un noceur invétéré, alcoolique et dépressif, cherchant sans y croire sa place dans cette euphorique Italie.

L'amour lui sourit avec la belle et évanescence Arianna, mais leur jeu de cache-cache amoureux, loin d'interrompre sa dérive, le précipite encore plus durement dans le désespoir et la solitude. Leo Gazarra, comme d'autres personnages pathétiques de ce roman, notamment son ami Graziano, semblent se jeter dans les parois de verre du « miracle économique » et fuir vainement son univers climatisé (« De toute façon, on ne peut rien y faire, parce que le système est général »). Ils sont les acteurs libérés du nouveau monde, mais aussi les spectateurs inquiets de celui qui sombre, effarés du spectacle des pelleteuses effaçant des pans entiers de la ville en soulevant « une poussière

Saison suffocante

En même temps que les personnages de Calligarich vivent une pétillante libéralisation des mœurs, jouissent de la vie sans entraves, ils sont envahis par un mal-être qui les ronge et une sorte d'incertitude ontologique jaunissant tous leurs rires et assombrissant toutes leurs joies. Ils sont même carrément suicidaires. Seule la littérature, disons la très bonne littérature, parvient à saisir et à exprimer ce genre de malheur fiché au cœur d'une apparente félicité.

Cerise sur le gâteau, Calligarich y ajoute la grâce d'une déambulation subjuguante dans la Ville éternelle, au diapason des tourments du narrateur et de ses amis, comme s'il valait la peine d'être malheureux et même de mourir dans le suffocant été romain. Part faite de contextes historiques bien différents, il se pourrait que le désenchantement qui rôde si littérairement dans ces pages trouve une certaine résonance dans les précarités contemporaines.



Roman

Gianfranco Calligarich

Le Dernier Été en ville

Traduit de l'italien par Laura Brignon

Gallimard, 213 p.